

L'ENFANT NOIR

UN FILM DE LAURENT CHEVALLIER
FRANCE/GUINÉE - 1995 - 92 MN - COULEUR - 35 MM - 1.66
QUINZAINE DES RÉALISATEURS - CANNES 1995

SYNOPSIS

Récit initiatique, ce film est une histoire d'exil, celle que vit tout homme qui se sépare de son enfance. A Kouroussa, son village natal, entre Madou son père, roi des mécaniciens, Kouda sa mère si douce, et sa bande de copains, Baba fait son apprentissage de la vie, en harmonie avec le monde alentour. Mais, Baba est en âge de rejoindre la capitale pour poursuivre ses études. Il traverse alors toute la Guinée et se rend chez son oncle Moussa à Conakry. Là, il est pris dans la spirale de la vie urbaine, et reçoit de plein fouet le monde moderne et sa violence.

NOTE D'INTENTION

Camara Laye a écrit L'ENFANT NOIR en 1953. Si son récit autobiographique reste d'actualité, c'est qu'il est avant tout une réflexion sur l'exil. En adaptant librement ce livre, j'ai voulu y intégrer la réalité d'un enfant dans l'Afrique d'aujourd'hui. En l'arrachant aux racines de son village traditionnel, je souhaitais capter ses émotions face à la découverte d'une grande métropole. Chose unique, la famille CAMARA, dont le livre avait décrit l'histoire un demi-siècle plus tôt, souhaitait la revivre devant une caméra. Je n'avais plus le choix! Je me devais de raconter la famille de L'ENFANT NOIR, cette opportunité avait en soi une dimension magique...

Laurent Chevallier.

ENTRETIEN AVEC LAURENT CHEVALLIER

Quelle est la genèse de ce film?

C'est Béatrice Korc, productrice de DJEMBEFOLA, qui m'a fait découvrir L'ENFANT NOIR, livre de l'écrivain guinéen Camara Laye. Ce livre, écrit en 1953, est aujourd'hui un pilier de la culture africaine. Tous les enfants d'Afrique francophone l'ont lu, mais aussi les écoliers français, puisqu'il est au programme des classes de 5ème. L'ENFANT NOIR raconte la vie d'un gamin dans son village - on y découvre traditions et rites initiatiques - puis son départ pour la ville. J'ai gardé cette trame, en l'adaptant à une réalité contemporaine.

Pourquoi?

Dans les villages africains, la télé et les taxis-brousse ne sont pas venus à bout des modes de vie traditionnels : les gens continuent à vivre dans des cases, à manger le riz avec les mains, à écouter les griots. Dans les villes, c'est la frénésie

LES FILMS DU PARADOXE

du monde moderne. C'est ce contraste, dans l'Afrique d'aujourd'hui, un contraste qui n'existe plus en Europe, que je voulais raconter.

Au SUD DU SUD et DJEMBEFOLA étaient des documentaires. Pourquoi aborder la fiction?

Effectivement, c'est la première fois que je tourne un long-métrage de fiction, destiné en premier lieu aux salles de cinéma. Mais je ne fais pas vraiment de différence entre ces films. Ma démarche est la même. Bien sûr, dans le documentaire, il y a davantage d'imprévu, on ne sait jamais ce qu'on va tourner le lendemain. Pour la fiction, il faut inventer une histoire, des personnages, des scènes. Mais je ne travaille qu'avec des non-professionnels, des gens avec qui je peux vivre des semaines ou des mois avant de leur parler cinéma...

Comment les avez-vous choisis?

Je me suis rendu au village de Kouroussa, à 500 kilomètres de Conakry, pour voir les lieux où avait vécu Camara Laye, me renseigner sur la façon de vivre à l'époque et ce qui avait changé. Là-bas, j'ai rencontré la famille de l'écrivain. Camara Laye était l'aîné de sept frères et, à ce titre, avait pu quitter le village. Mais ses frères y vivent encore. Au total, sa famille représente environ deux cents personnes. J'ai commencé par leur expliquer ce que je voulais faire. Puis, je leur ai projeté DJEMBEFOLA, le premier film que j'avais tourné en Guinée. A partir de là, tout s'est déclenché : non seulement ils étaient prêts à m'aider, mais ils voulaient être les acteurs de leur propre histoire.

Comment avez-vous choisi l'enfant?

La famille de Camara Laye m'a dit: "Tu peux aller voir ailleurs, mais ton film sera imparfait, parce que L'ENFANT NOIR, c'est un Camara, et il faut un Camara pour jouer le rôle". Ils ajoutaient: "On n'est pas instruit, mais on a l'intelligence qui peut nous permettre de traverser plusieurs fleuves". Or, le fleuve, en Afrique, c'est toujours ce qui sépare le monde connu de l'inconnu. C'est dire l'effort qu'ils étaient prêts à faire. L'enfant, je l'ai trouvé par hasard : je cherchais un visage qui exprime le blues du déracinement, la tristesse de l'exil. Un soir, dans ma case, j'ai vu arriver Baba, dans la lumière de la lampe à pétrole. Et j'ai su que c'était lui.

Il voulait tourner avec vous?

Pas du tout. Je lui ai donné rendez-vous pour faire des essais avec une caméra vidéo, et il n'est pas venu. Il était parti dans la brousse avec ses copains. Il s'en foutait du cinéma. Et, ça aussi, pour moi, c'était bon signe. C'est sa famille qui lui a expliqué en quoi c'était important pour lui, qu'il allait, grâce au cinéma, découvrir la ville. Aujourd'hui, comme tous les enfants de Conakry, il sait parler le français.

La découverte simultanée du cinéma et de la ville, comment l'a vécue Baba?

A certains moments, forcément, il a complètement confondu les deux. Avec, parfois, des expériences difficiles. Quand il arrive dans sa nouvelle école, à Conakry, et que le frère missionnaire, qui est le véritable directeur de l'école, le présente aux élèves comme le neveu de Camara Laye, les enfants se moquent de lui. A l'issue de la première prise, Baba s'est enfui en pleurant. Mais à la fin du tournage, quand il est retourné au village, il était heureux. Il a raconté son aventure à ses copains, durant toute une nuit. Il était devenu le roi du village.

Y a-t-il, dans L'ENFANT NOIR, un "message" sur l'exil?

J'ai volontairement laissé les choses en suspens. Baba va-t-il repartir pour continuer ses études, ou, au contraire, choisir de vivre dans son village ? On ne le sait pas. Son oncle est devenu un grand écrivain exilé. Son père, en revanche, après avoir voyagé à travers l'Afrique, est revenu sur la terre de ses ancêtres. Non, le seul message de ce film est qu'il faut savoir s'intéresser à d'autres cultures, d'autres civilisations. C'est plus que jamais d'actualité....

LES FILMS DU PARADOXE

CAMARA LAYE

Camara Laye est né en 1928 à Kouroussa, en Haute Guinée.

Après ses premières études à l'école coranique, puis à l'école française de son village, il entre au Collège Technique de Conakry où il obtient son certificat d'aptitude professionnelle de mécanicien. Reçu premier à cet examen, il bénéficie d'une bourse d'études et il est envoyé en France au Centre Ecole de l'Automobile d'Argenteuil, en banlieue parisienne. Tout en travaillant aux usines Simca, il poursuit ses études à Paris.

Pendant son séjour en France, il publie son premier roman en 1953, L'ENFANT NOIR. Ce roman qui connaît un succès immédiat obtient le prix littéraire Charles Veillon. L'année suivante, il publie son second roman, LE REGARD DUROI(1954). Après l'indépendance de la Guinée en 1958, il rentre dans son pays pour y occuper d'importantes fonctions administratives. Mais en 1965, en désaccord avec le régime politique de Sékou Touré, il se fixe au Sénégal.

Il meurt en exil à Dakar en 1980. L'oeuvre de Camara Laye est publiée intégralement en France aux éditions Plon et comporte un autre roman, DRAMOUSS (1966), et un récit historique, LE MAÎTRE DE LA PAROLE (1978).

De ces trois romans, L'ENFANT NOIR est celui qui a suscité le plus vif intérêt à sa parution.

Considéré comme un classique de la littérature négro-africaine, L'ENFANT NOIR apparaît comme le prototype de tout un courant romanesque.

Le livre a été traduit en 33 langues et sert en Afrique, d'oeuvre de référence dans les programmes de français, où il est étudié dans les classes du 1er et 2ème cycles de l'enseignement secondaire. En France, il est au programme des collèges dans les classes de 5ème.